

Jacques Le Rider

## Critique de la presse à grands tirages ou hyperassimilation à la norme culturelle ? Les réactions de Karl Kraus, dans *Die Fackel*, au procès pour « crime rituel » de Polna et à l'affaire Dreyfus

L'écrivain journaliste Karl Kraus — qui veut être plus un écrivain qu'un journaliste — vient de lancer sa revue anticonformiste, satirique, parfois pamphlétaire *Die Fackel* ("La Torche") en avril 1899. Analyste critique de la société et de la culture contemporaines, Karl Kraus considère la grande presse contemporaine comme une des causes principales de la dégradation des valeurs esthétiques et éthiques.<sup>1</sup>

L'affaire Hilsner, que le journal français *L'Éclair* définit dès le 27 septembre 1899 comme un parallèle moyenâgeux de l'affaire Dreyfus, inconcevable en France, mais bien digne de l'Europe centre-orientale<sup>2</sup>, met à l'épreuve ce qu'on a parfois appelé la "haine de soi juive"<sup>3</sup> de Karl Kraus. Lui aussi fait immédiatement le parallèle entre l'affaire Dreyfus et le

<sup>1</sup> Jacques Bouveresse, *Schmock ou le triomphe du journalisme. La grande bataille de Karl Kraus*, Seuil, 2001 (coll. Liber) résume en ces termes la conviction de Kraus : « La presse, en particulier libérale, n'est qu'un auxiliaire dévoué et indispensable dans le système du marché universel qui est en train de s'instaurer. Et la corruption du langage, à laquelle elle contribue de façon essentielle, est indissolublement liée à la corruption morale elle-même, dont elle constitue le symbole par excellence. Il n'est pas exagéré de dire que Kraus a fourni la première critique des médias et des systèmes de communication moderne qui soit réellement à la hauteur du phénomène. » (Extrait du texte de quatrième page de couverture).

<sup>2</sup> Drumont, en 1886, dénonçait le culte pratiqué dans le ghetto, qui, affirmait-il, n'était pas celui de Moïse, mais celui du terrible Moloch phénicien, avide de sacrifices d'enfants et de jeunes filles. *L'Éclair* et Drumont sont cités dans Marie-France Rouart, « Scheinbares Argumentarium, archetypische Realität : Die Ritualmordbeschuldigungen im Abendland », in *Ritualmord. Legenden in der europäischen Geschichte*, éd. par Susanna Buttaroni et Stanislaw Musial, Vienne-Cologne-Weimar, Böhlau, 2003 (p. 21-40), p. 32.

<sup>3</sup> Karl Kraus et Maximilian Harden sont des figures centrales du fameux livre de Theodor Lessing *Der jüdische Selbsthaß*, que Maurice-Ruben Hayoun a traduit sous le titre *La Haine de soi. Le refus d'être juif*. L'essai de Theodor Lessing est un livre émouvant, écrit comme une confession autobiographique, puisque l'auteur reconnaît avoir cédé naguère lui-même au *jüdischer Selbsthaß*. On peut reprocher à sa théorie de présenter la "haine de soi" comme un trait distinctif du "caractère juif". Pourtant l'intuition de Theodor Lessing se révèle juste si on la complète, d'une part en définissant plus strictement le cadre chronologique dans lequel s'applique la notion de *jüdischer Selbsthaß*, d'autre part en ajoutant aux descriptions anecdotiques de Lessing un peu plus de précision sociologique. Ce double effort d'actualisation a été accompli dans plusieurs travaux récents, en particulier par Hans Dieter Hellige dans sa présentation de la correspondance de Walther Rathenau et Maximilian Harden (Hans Dieter Hellige, "Rathenau und Harden in der Gesellschaft des Deutschen Kaiserreiches. Eine sozialgeschichtlich-biographische Studie zur Entstehung neo-konservativer Positionen bei Unternehmern und Intellektuellen", in : Walther Rathenau-Maximilian Harden, *Briefwechsel 1897-1920*, éd. par H.D. Hellige (Walther Rathenau Gesamtausgabe, vol. 6), Munich-Heidelberg, 1983). Mais certains spécialistes de la question mettent radicalement en doute la validité de la notion de *jüdischer Selbsthaß*. C'est le cas d'Allan Janik dans "Viennese Culture and the Jewish Self-Hatred Hypothesis : A Critique", in : Ivar Oxaal, Michael Pollak et Gerhard Botz (éd.), *Jews, Antisemitism and Culture in*

prétendu crime rituel de Polna. Plus proche des antidreyfusards que du camp de Zola, Kraus considère aussi avec la plus grande méfiance l'engagement de la presse libérale et des intellectuels dans l'affaire Hilsner. Rappelons les faits : « En avril 1899, un apprenti cordonnier, Leopold Hilsner, fut accusé du meurtre d'une ouvrière couturière à Polna, dans le sud-est de la Bohême. Le procureur donna à entendre que le jeune homme avait commis un meurtre rituel afin de se procurer du sang chrétien pour la fabrication du pain azyme. Ce crime apocryphe avait été accrédité par les efforts d'August Rohling, chanoine pragois d'origine allemande. [...] Après qu'un tribunal local eut condamné (le 16 septembre 1899) Hilsner à mort sur la foi de témoignage de circonstance, T. Masaryk publia fin 1899 plusieurs brochures et articles plaidant pour l'organisation d'un nouveau procès. Bien qu'en novembre 1900 le second procès ait évité toute allusion au meurtre rituel, Hilsner fut condamné à la réclusion à perpétuité. Il passa dix-huit ans en prison avant d'être gracié par l'empereur Charles. »<sup>4</sup>

Pour Masaryk, le rapprochement entre l'affaire Hilsner et l'affaire Dreyfus (le deuxième procès de Dreyfus avait débuté à Rennes le 9 septembre 1899) était frappant.<sup>5</sup> Lors du premier procès Hilsner, à Kuttenberg (Kutna Hora), les préjugés antisémites avaient pesé beaucoup lourd que les arguments rationnels. Il devait en être de même lors du deuxième procès Hilsner, à Pisek, en octobre 1900 (même si le procureur prit soin, cette fois, d'éviter toute allusion à la rumeur de crime rituel). Finalement, le troisième procès tenu en avril 1901, après cassation du deuxième, condamna Hilsner à la prison à la vie. On admet aujourd'hui que le vrai coupable était le frère de la victime, Jan Hruza. – Pour Masaryk, l'affaire Hilsner fut un moment important dans la formation de sa culture politique : la déplorable collusion entre certains nationalistes tchèques, les cléricaux et les antisémites étaient apparue au grand jour.

À Prague, August Rohling (1839-1931), auteur de *Der Talmudjude*, dont la première édition datait de 1871, avait été nommé à la Faculté de théologie en 1876, sur la chaire d'Études bibliques. Il s'était en 1881 défendu devant le Tribunal de Grande Instance de Pague

---

*Vienna*, Londres-New York, 1987, pp. 75-88. Sur la question de la haine de soi (juive ?), cf. Esther Benbassa et Jean-Christophe Attias, *La Haine de soi. Difficiles identités*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2000.

<sup>4</sup> William M. Johnston, *L'Esprit viennois, une histoire intellectuelle et sociale 1848-1938* (trad. P.E. Dauzat), Paris, 1985, p. 29 sq.

<sup>5</sup> Alain Soubigou, *Thomas Masaryk*, Paris, Fayard, 2002, p. 165-169.

contre l'accusation d'outrage à la confession mosaïque. En 1883, il avait publié ses « Réponses aux rabbins à propos du talmudisme et du meurtre rituel des Juifs »<sup>6</sup>, affirmant que l'antisémitisme avait pour justification la défense des chrétiens et réclamant une réglementation discriminatoire anti-juive destinée à empêcher les « provocations juives ». Selon les instructions du ministre de l'Intérieur Taaffe, le « Procureur » (*k.u.k. Statthalter*) de Bohême était alors intervenu auprès de l'évêque de Prague, le prince Schwarzenberg, pour lui demander de contraindre Rohling à plus de modération, mais l'évêque s'était montré favorable à l'honorable Professeur de la Faculté de théologie. Celui-ci avait exposé à nouveau ses thèses dans la brochure « La polémique et le sacrifice humain du rabbinisme » qui renouait avec les thèses publiées en 1700 par Johann Andreas Eisenmenger.<sup>7</sup> Les théories de Rohling avaient trouvé leur « application pratique » dans l'affaire de la disparition d'Esther Solymosi à Tisza-Eszlar, le 1<sup>er</sup> avril 1882. On avait parlé de crime rituel et la synagogue avait été incendiée. August Rohling s'était proposé comme expert. Josef Samuel Bloch, rabbin de Floridsdorf, un faubourg de Vienne, avait contre-attaqué. Finalement, l'enquête avait conclu au suicide de la jeune fille.<sup>8</sup>

À Vienne aussi, la question de l'antisémitisme confessionnel, nourri de vieilles croyances antijudaïques, avait pris une nouvelle actualité. Le Père Joseph Deckert, curé dans la paroisse d'un faubourg populaire de Vienne, s'était signalé en 1893 par une brochure calquée sur les libelles de Rohling, intitulée *Un meurtre rituel démontré selon les actes*.<sup>9</sup> En 1896, il avait publié le texte de ses déclarations au tribunal de Vienne où il avait dû se défendre dans un procès en diffamation, *Le véritable Israélite*, où il expliquait que « Les Juifs ou Israélites ou Hébreux, selon le nom qu'ils veulent porter, constituent, même s'il faut

---

<sup>6</sup> August Rohling, *Meine Antworten an die Rabbiner oder Fünf Briefe über den Talmudismus und das Blutritual der Juden*, Prague, 1883

<sup>7</sup> August Rohling, *Die Polemik und das Menschenopfer des Rabbinismus*, Prague, 1883 ; J. A. Eisenmenger, *Entdecktes Judentum*, 1700.

<sup>8</sup> Michael Ley, *Abscheid von Kakanien. Antisemitismus und Nationalismus im Wiener Fin de siècle*, Vienne, Sonderzahl, 2001, p. 65-105.

<sup>9</sup> Joseph Deckert, *Ein Ritualmord, aktenmäßig nachgewiesen*, Wien, 1893 ; cf. du même auteur *Vier Tiroler Kinder – Opfer des chassidischen Fanatismus*, Vienne, 1893 (sur le modèle de la légende de Simon de Trente, victime, à l'âge de 29 mois, d'un meurtre rituel prétendument commis par les Juifs en 1475, Deckert présentait les cas d'Ursula de Lienz (1442), d'Andreas de Rinn (1462) et de Franz Locher de Montiggel (1744) comme les équivalents tyroliens du drame de Trente). Deckert publiera encore en 1894 la traduction d'un ouvrage de J.B. Pranaitis : *Das Christentum im Talmud der Juden oder Die Geheimnisse der rabbinischen Lehre über die Christen* ; puis *Türkenoth und Judenherrschaft*, Vienne, 1894 ; et *Juden 'raus*, Vienne, 1896.

concéder l'existence de groupes différents, un peuple à part, une race particulière, différents de tous les autres peuples et races par leur spécificités physiques et mentales. Le Juif reste un Juif, quelle que soit la langue qu'il parle. »<sup>10</sup> Ces manifestations d'antisémitisme catholique déplaisaient très fortement à l'empereur François-Joseph I<sup>er</sup> qui n'était sans doute pas un philosémite, mais qui cherchait à éviter tout ce qui serait de nature à attiser les conflits entre nationalités et groupes confessionnels. Une des plus grandes figures du parti libéral, Peter von Plener, ministre des Finances de 1893 à 1895, raconte dans ses mémoires que l'empereur était intervenu auprès de l'archevêque de Vienne pour demander que des sanctions soient prises contre Deckert. La brochure de Deckert sur le crime rituel avait été interdite par le procureur de Vienne, mais elle avait continué à être distribuée gratuitement dans certaines églises. Mais ce dernier bénéficiait du soutien sans faille du nouveau maire de Vienne, le chrétien-social antisémite Karl Lueger (que l'empereur s'était résigné, après plusieurs refus, à désigner comme maire de Vienne en mai 1897). À la mort de Deckert, en 1901, Lueger signa personnellement le texte de sa nécrologie et fit donner son nom à une place du XVIII<sup>e</sup> arrondissement de la capitale autrichienne.

Les deux premiers grands pamphlets de Karl Kraus avaient attaqué simultanément l'art pour l'art, l'esthétisme et le culte du moi de la Jeune Vienne dans *La littérature démolie*, et les sionistes dans *Une couronne pour Sion*. A l'époque, Karl Kraus sympathisait (de loin) avec la social-démocratie, mais bientôt, sous l'influence du *jüdischer Selbsthaß*, il allait se rapprocher du côté du conservatisme aristocratique.

L'analyse des réactions de Karl Kraus à l'affaire Dreyfus<sup>11</sup> est particulièrement révélatrice. Rappelons qu'en 1899, lorsque *Die Fackel* aborde le sujet, "l'affaire" a déjà cinq

---

<sup>10</sup> Cité dans Norbert Abels, *Sicherheit ist nirgends. Judentum und Aufklärung bei Arthur Schnitzler*, Königstein/Taunus, Athenäum, 1982.

<sup>11</sup> "Karl Kraus et l'identité juive déchirée", in *Vienne au tournant du siècle*, édité par François Latraverse et Walter Moser, Montréal (Hurtubise)-Paris (Albin Michel), 1988, pp. 103-151 ; *Modernité viennoise et crises de l'identité*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Perspectives critiques, 1990, deuxième édition revue et augmentée, 1994 ; réédition en coll. Quadriga, 2000, p. 311-334 ; "L'affaire Dreyfus vue par les Juifs assimilés de Vienne et de Berlin: *Die Fackel* de Karl Kraus et *Die Zukunft* de Maximilian Harden", in *Revue de la Bibliothèque Nationale de France*, 1994, n° 2, pp. 37-43 (traduction allemande: "Die Dreyfus-Affäre in den Augen der assimilierten Juden Wiens und Berlins; Karl Kraus' 'Die Fackel' und Maximilian Hardens 'Die Zukunft'", in Julius H. Schoeps et Hermann Simon (éd.), *Dreyfus und die Folgen*, Berlin, Edition Hentrich, 1995,

ans. Il semble que Karl Kraus ait d'abord, comme presque tous les intellectuels allemands et autrichiens, tenu Dreyfus pour innocent. Un de ses articles dans *Die Wage*, en 1898, se bornait à critiquer les protestations des journalistes de la presse libérale viennoise qui défendaient Dreyfus sans chercher à s'informer plus sérieusement que la rumeur publique<sup>12</sup>.

En mai 1899, dans le numéro 6 de *Die Fackel*, Karl Kraus réagit à l'expulsion de France du correspondant de la *Neue Freie Presse* à Paris, Berthold Frischauer. Il se moque du ton solennel avec lequel la NFP "récapitule le martyr de Dreyfus" et appelle de ses vœux "un nouveau Beethoven qui immortaliserait le geste sublime de Picquart en une mélodie éternelle"<sup>13</sup>.

Dans le numéro suivant, Karl Kraus fait le point sur l'affaire. Il souligne que la vertueuse indignation des dreyfusards viennois n'empêche pas ces derniers d'être complices du militarisme habsbourgeois quand il s'agit de voter le budget de l'armée. A ses yeux, on diffame la France pour mieux oublier les défauts de l'Autriche : dans le système de la monarchie, "l'affaire" aurait été étouffée dès le début par la censure. Selon lui, les dreyfusards nuisent à la (bonne) cause de l'assimilation. Le déroulement de l'affaire en France prouve qu'il faut accentuer l'effort d'assimilation, explique-t-il, pour lutter contre l'antisémitisme<sup>14</sup>.

En juillet 1899, Karl Kraus tourne en dérision les comptes rendus mélodramatiques du retour de Dreyfus au terme de son emprisonnement à l'île du Diable<sup>15</sup>. En août 1899, Karl Kraus répète que la "presse dreyfusarde" à Vienne est indécente lorsqu'elle critique la justice française : en Autriche, le "J'accuse" de Zola n'aurait même pas pu être publié. Il estime que les partis pris rendent la presse aveugle, pour ou contre Dreyfus : la *Neue Freie Presse* libérale est aussi peu objective que le *Deutsches Volksblatt* antisémite. Kraus conclut :

« Il faudra s'interroger sur la question de savoir comment il fut possible que pour et contre la culpabilité d'un homme insignifiant, dont les qualités personnelles sont aussi

---

pp. 139-155) ; « La réception de l'Affaire en Autriche-Hongrie », in *L'Affaire Dreyfus de A à Z*, sous la dir. de Michel Drouin, Paris, Flammarion, 1994, p. 537-542.

<sup>12</sup> Cf. Alfred Pfabigan, *Karl Kraus und der Sozialismus*, Vienne, 1976, p. 56 sq.

<sup>13</sup> *Die Fackel* n° 6, mai 1899, p. 18 sq.

<sup>14</sup> *Die Fackel* n° 7, juin 1899, p. 2 sq.

<sup>15</sup> *Die Fackel* n° 10, juillet 1899, p. 26 sq.

minimes que sa position dans les imposantes forces armées françaises, se déchaînât une agitation qui a perturbé la France trois ans durant et mis à rude épreuve le monde entier. »<sup>16</sup>

Un numéro suivant de *Die Fackel* publie un article signé anonymement par “un médecin” qui révèle que tout le bruit autour de Dreyfus fait oublier les ravages de la peste qui accable l’Inde au même moment. En septembre 1899, Karl Kraus interprète le bulletin boursier de la NFP pour insinuer que l’Affaire fait marcher les affaires<sup>17</sup>. Quelques jours plus tard, il établit le rapprochement entre l’affaire Dreyfus et son équivalent autrichien : l’affaire Hilsner, à propos de laquelle il fait le commentaire suivant :

« Le bavardage libre-penseur sur le retour du Moyen Age ne sert à rien. Nul n’osera prétendre que les faiseuses d’anges soient une institution de l’Eglise catholique ; aucune personne normale ne croit à un crime rituel et personne n’aurait l’idée de le mettre au compte du judaïsme tout entier. Mais le fait que le groupe juif se soit encore une fois engagé pour la brebis galeuse dans ses propres rangs, témoignant d’une funeste solidarité, et se trouve toujours prêt à serrer les rangs contre n’importe quelle sottise antisémite — cela, hélas! est également incontestable. “N’avez-vous donc aucune goutte de sang honnête dans les veines?” Cette question doublement perfide en ces jours de Polna, j’y réponds en invoquant ma franchise qui n’a pas d’autre raison d’être que de refuser une solidarité compromettante »<sup>18</sup>

Le numéro suivant de *Die Fackel* publie le premier des fameux articles de Wilhelm Liebknecht qui suscitent la surprise dans toute l’Europe. Karl Kraus introduit cet article par quelques phrases solennelles : “Le chef de la social-démocratie allemande, qui à un âge avancé a lutté encore et souffert comme dans ses jeunes années pour la vérité et la justice, Wilhelm Liebknecht, me réserve la joie de prendre position dans mon journal sur l’affaire Dreyfus avec la totale indépendance d’esprit qui l’a toujours distingué<sup>19</sup>”.

Wilhelm Liebknecht commence par un “aveu” : “Je ne crois pas à l’innocence du capitaine français Dreyfus.” S’il prend position après le procès de Rennes, explique-t-il, c’est qu’il n’a pas voulu troubler le cours de la justice en renforçant le parti antisémite. Il s’agit à

<sup>16</sup> *Die Fackel* n° 14, août 1899, p. 1 sq.

<sup>17</sup> *Die Fackel* n° 16, septembre 1899, p. 24 sq.

<sup>18</sup> *Die Fackel* n° 17, septembre 1899, p. 12 sq.

<sup>19</sup> *Die Fackel* n° 18, septembre 1899, p. 1.

son avis d'une banale affaire d'espionnage et l'antisémitisme n'a joué aucun rôle dans la condamnation de Dreyfus. Ce sont les dreyfusards, affirme-t-il, qui ont fait naître cette interprétation. Wilhelm Liebknecht, qui se défend d'être un militariste, s'est, dit-il, intéressé à l'affaire depuis 1897. Si Dreyfus n'avait pas été coupable, les autorités, estime-t-il, auraient préféré étouffer la chose comme il est d'usage dans les questions d'espionnage. La presse gouvernementale française (Liebknecht désigne ainsi *Le Temps*) a défendu Dreyfus, ce qui, selon Liebknecht, prouve bien qu'il n'y a pas eu de machination venue d'en haut. Pour la presse allemande, l'affaire est prétexte à un déchaînement chauvin. La révision n'a pas été une victoire des dreyfusards, mais le résultat des enquêtes menées par le ministère de la Guerre qui a démasqué Henry, affirme Liebknecht. Au procès de Rennes, la position de Dreyfus a paru plus suspecte encore. Le gouvernement a gracié Dreyfus. C'était habile. Il convient désormais d'éviter de faire passer Dreyfus pour un martyr, conclut Liebknecht, car cela pourrait faire oublier d'autres causes plus sérieuses.

Le numéro suivant de *Die Fackel* publie la suite de l'analyse de Wilhelm Liebknecht. Celui-ci affirme que les circonstances atténuantes concédées à Rennes ne changent rien à la culpabilité de Dreyfus. Si ce dernier était innocent, poursuit Liebknecht, il aurait dû refuser la grâce et continuer le procès. Selon Liebknecht, la campagne des dreyfusards a renforcé l'antisémitisme et le militarisme. Dans le numéro suivant, Wilhelm Liebknecht rend son verdict. Les juges du procès Zola, pense-t-il, ont été cléments. La justice française, ajoute-t-il, est tout de même préférable à la justice allemande : elle a été calomniée en Allemagne. Les effets politiques de l'affaire, Liebknecht les juge désastreux : avec Waldeck-Rousseau, c'est un gouvernement capitaliste, militariste et monarchiste qui a piégé le socialiste Millerand. Wilhelm Liebknecht se plaint de ne pas avoir eu assez d'échos à ses deux premiers articles. Il conclut en comparant les dreyfusards à une croisade des enfants, à une danse de Saint-Guy ou à une procession de derviches tourneurs. A la fin du même numéro de *Die Fackel*, Karl Kraus précise que "les auteurs de lettres d'injures anonymes sont invités à se montrer plus concis. Les attaques contre les positions prises dans l'affaire D., L., etc., sont priées de porter une mention de référence sur l'enveloppe<sup>20</sup>."

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 32.

En décembre 1899, Karl Kraus rapporte avec orgueil que de nombreux journaux français et étrangers parlent des articles de Liebknecht et de *Die Fackel*. Il se réjouit de voir ces articles traduits *in extenso* dans la revue *L'Action française* dirigée, dit-il, par Maurice Barrès. Il est heureux de trouver de longues citations dans *Le Gaulois*, *L'Intransigeant* et *La Libre Parole*. Il se moque de *L'Aurore* et d'une voix socialiste dans *La Petite République* qui n'ont pas apprécié le point de vue de Wilhelm Liebknecht et de *Die Fackel*.

En juin 1900, Wilhelm Liebknecht reprend la parole dans *Die Fackel* pour souligner que Dreyfus en personne lui a donné raison en annonçant qu'il ne poursuivra pas la révision du procès et qu'il souhaite que la campagne faite autour de son nom s'arrête. Wilhelm Liebknecht ajoute un mot sur l'antisémitisme : celui-ci n'existe, affirme-t-il, que dans l'imagination des dreyfusards qui ont fini par le susciter de toutes pièces à force de maladresses<sup>21</sup>.

C'est à propos de l'affaire Hilsner que Karl Kraus tirera sa morale personnelle de l'affaire Dreyfus. En novembre 1900, il décrit en ces termes le déroulement du procès Hilsner :

« Lorsque le vieux Juif Brettisch s'est écrié d'un ton passionné qu'il avait ici à défendre l'honneur de sa nation et l'intérêt de tout le judaïsme, le vague pressentiment de ces douze hommes sortis du peuple se transforma en certitude : Hilsner était bien l'instrument du groupe juif et en ce lieu un terrifiant mystère de sa doctrine, si souvent déjà rencontré, se trouvait levé [...] Ce maudit et insensé sentiment de solidarité du groupe juif, qui d'autre que notre presse libérale l'a maintenu et nourri et a toujours su l'appeler à l'aide avec succès quand il s'agissait de défendre la vilénie et la bassesse qui rapportaient à cette même presse ? [...] L'avocat de Rothschild et de la NFP, Adolf Stein de Vienne, a maintenant pris en main la direction de toute la procédure devant la cour de cassation et de ses prolongements à Pisek. »<sup>22</sup>

Nous voici ramenés à l'affaire Hilsner qui, depuis la fin de l'année 1899, a pris une importance croissante dans la revue de Karl Kraus. En décembre 1899, au détour de sa

<sup>21</sup> *Die Fackel* n° 44, juin 1900, p. 5 sq.

<sup>22</sup> *Die Fackel* n° 59, mi-novembre 1900, p. 1 sq.

réponse à un courrier des lecteurs qui dénonçait la corruption de la critique théâtrale de la presse pragoise, Karl Kraus ajoute que, dans ces conditions, il n'est pas surprenant que « les journalistes remplissent les blancs qui restent entre les annonces publicitaires en parlant du combat pour la vérité, de Dreyfus et de Hilsner. »<sup>23</sup>

Début novembre 1900, Karl Kraus constate qu'il est bien difficile de déterminer la tendance politique de Hilsner : « Qu'il soit un libéral, est invraisemblable, malgré sa confession, si l'on tient compte de sa pauvreté. Contre son appartenance au parti chrétien-social parle sa confession, mais pour elle parlent toutefois son apparence petite-bourgeoise et le soupçon des chrétiens-sociaux selon lequel M. Hülsner<sup>24</sup> croit au commandement de crime rituel, tout comme M. Ernst Schneider et ses amis. Mais ces derniers jours, des arguments importants ont été avancés qui permettent d'affirmer que M. Hülsner n'est ni un libéral, ni un chrétien-social, mais un social-démocrate. On a vu Hülsner à plusieurs reprises portant un « chapeau socialiste ». Il l'avait certainement emprunté, mais lui-même ne peut nier qu'il soit le possesseur d'une cravate rouge. De plus, M. Hülsner parle hébreu ; et les initiés savent de longue date que « les chefs de la social-démocratie » nourrissent le dessein de déclarer l'hébreu langue de communication de la social-démocratie autrichienne. De surcroît, on n'a pas encore « réfuté la thèse » selon laquelle M. Hülsner est un cousin de Victor Adler ou du moins le beau-frère de M. Vente. »<sup>25</sup>

<sup>23</sup> *Die Fackel*, n° 25, Anfang Dezember 1899, 30-31. « Antworten des Herausgebers : *Leser in Prag*. Sie haben die Freundlichkeit, mich über die Beziehungen zwischen Theater und Journalistik, wie sie auch in Ihrer Stadt gepflogen werden, zu informieren. Man lebt auch dort in traulicher Concordia, und die Mitglieder der Bühnen werden auch dort nur so lange angegriffen, als sie noch nicht im Verein der Journalisten gratis vorgetragen haben. Für ein auffallend mildes Urtheil aber hat der Prager Schmock die specielle Ausrede : « Dem Interesse unserer deutsche Sache könnte es von Schaden sein, wenn das deutsche Theater ein so wichtiger Factor zur Hebung des Nationalbewusstseins, durch eine allzustrenge Kritik dem Publicum entfremdet würde. » [...] Dass die Prager Journalisten den annoncenfreien Theil ihrer Blätter noch immer mit dem Kampf für Wahrheit, Dreyfus und Hilsner füllen, dass sie in der dortigen Gesellschaft nicht nur eine große Rolle, sondern auch Oker, Klabrias und Franzfuß spielen, ist weiter nicht auffallend. Auch der Kaffehaustypus, den Sie schildern, ist bei uns nur zu bekannt. »

<sup>24</sup> Karl Kraus écrit le plus souvent « Hülsner ».

<sup>25</sup> *Die Fackel*, n° 58, Anfang November 1900, 4-5 et 26. « Dass er ein Liberaler ist, ist trotz seiner Confession mit Rücksicht auf seine Armuth unwahrscheinlich. Gegen seine Zugehörigkeit zur christlichsozialen Partei spricht seine Confession, für sie allerdings sein kleinbürgerliches Aussehen und der Verdacht der Christlichsocialen, dass Herr Hülsner, ebenso wie Herr Ernst Schneider und dessen Freunde, an das Gebot des Ritualmordes glaubt. Aber in den letzten Tagen sind wichtige Argumente für die Behauptung erbracht worden, Herr Hülsner sei weder Liberaler noch Christlichsocialer, sondern ein Socialdemokrat. Man Hat Hülsner wiederholt mit einem « Socialistenhut » gesehen. Den hatte er freilich nur entliehen, aber er selbst kann nicht leugnen, dass er Besitzer einer rothen Cravatte war. Ferner spricht Herr Hülsner hebräisch ; und Eingeweihte wissen längst, dass « die Führer der Socialdemokratie » mit dem Plane umgehen, das Hebräische zur Vermittlungssprache der österreichischen Socialdemokratie zu erklären. Überdies ist auch die Behauptung, dass

Dans le numéro suivant, de la mi-novembre 1900, Karl Kraus relève que le journal antisémite *Deutsches Volksblatt* s'est offusqué du fait qu'au cours d'un concert de la Toussaint où était joué un Requiem, un individu est resté plongé dans son numéro de *Die Fackel*, tandis que d'autres, des Juifs évidemment, bavardaient bruyamment. À quoi Karl Kraus réplique en faisant observer qu'on ne jouait que le Requiem d'Assmayer. Si l'on avait joué celui de Mozart, un auditeur aurait certainement sorti son numéro du *Deutsches Volksblatt* pour y étudier les comptes rendus du procès Hilsner.<sup>26</sup> Dans le même numéro (p. 28) Karl Kraus répond encore à un lecteur pragois de *Die Fackel* qui s'indigne de la manière dont les journaux parlent du procès Hilsner, gonflant à l'envi l'importance d'un misérable fait divers, pour affirmer qu'il partage cette indignation.

Karl Kraus est obligé de se défendre contre les « Maccabées anonymes » qui, depuis la publication du n° 59 de *Die Fackel*, l'accablent de reproches. Il conclut son auto-justification à l'adresse de ses lecteurs juifs par ces mots : « Non, je ne « crois » pas au crime rituel, mais si j'y croyais, je le tiendrais pour une manifestation bien moins grave de la mentalité chrétienne-sociale que l'usure, le marché à terme, la presse et l'escroquerie boursière. Que les tempéraments excités se calment. Je ne « crois » même pas que le « mauvais sang » qu'ils se sont fait à cause de mon article sur le procès Hilsner ait la moindre chose à voir avec des intentions rituelles. »<sup>27</sup>

À la mi-janvier, Karl Kraus explique que les chrétiens-sociaux ne sont pas à la hauteur de leurs adversaires, les affairistes libéraux. Comprendrait-on, sans cela, que la presse

---

Herr Hülsner ein Cousin der Dr. Victor Adler oder wenigstens der Schwager der Dr. Verkauf ist, « noch nicht widerlegt » worden. »

<sup>26</sup> *Die Fackel*, n° 59, Mitte November 1900, [cf. les pages 1-5 citées plus haut)] 27 « Aus dem musikalischen Parteilieben.

Das 'Deutsche Volksblatt' bespricht in erregter Weise den unerhörter Vorfall, dass bei der Auführung eines Requiems in der Hofkapelle am Allerseelentag Einer « eifrig » die 'Fackel' studiert habe, während andere – natürlich Juden – sich damit begnügten, zu plaudern oder sonst irgendwie die Andacht zu stören. [...] Aber das 'Deutsche Volksblatt' übersieht, dass am Allerseelentage bloß das Requiem von Aßmayer aufgeführt wurde. Wäre, wie ursprünglich geplant war, das große Requiem von Mozart aufgeführt worden, der Zeitungsleser an geweihter Stätte hätte gewiss zur Erhöhung der Andacht das 'Deutsche Volksblatt' hervorgezogen und die Berichte über den Process Hülsner « eifrig studiert ». »

<sup>27</sup> N° 61, Anfang December 1900 (23-24), p. 24. « Nein, ich « glaube » nicht an den Ritualmord, aber wenn ich an ihn glaubte, so würde ich ihn im Vergleich zu Wucher, Terminhandel, Presse und Börsenschwindel für die weitaus geringfügigste Gelegenheit zur Bethätigung christlichsocialer Gesinnung halten. Mögen sich die aufgeregten Gemüther beruhigen. Ich « glaube » nicht einmal daran, dass das « böse Blut », das mein Artikel über den Hülsner-Process gemacht hat, mit rituellen Zwecken auch nur das geringste zu thun hat. »

chrétienne-sociale se soit bornée à des comptes rendus hâtifs et lacunaires concernant l'enquête sur les marchés à terme, tandis qu'elle vouait tout son espace éditorial au procès Hilsner ? Un antisémitisme « intelligent » aurait dû inverser les priorités...<sup>28</sup>

Quelques mois plus tard, Karl Kraus observe que l'affaire Hilsner a supplanté l'affaire Dreyfus dans les préoccupations des libéraux :

“Au centre de la sphère de nos représentations telle que la délimite le droit pénal” se trouve depuis longtemps pour nos anciens dreyfusards un cas nouveau, l'affaire Hilsner ; Pisek est plus proche de nous que Rennes et, tandis que la presse dreyfusarde a fait faillite à Paris, elle a connu un nouvel essor chez nous comme presse hilsnérienne. »<sup>29</sup>

Puis il commente la ligne suivie par la *Neue Freie Presse* dans les deux « affaires » et la rend responsable de la montée de l'antisémitisme :

« Aussi longtemps qu'existera l'antisémitisme — c'est-à-dire au moins aussi longtemps qu'existera la *Neue Freie Presse* —, les tribunaux devraient s'astreindre à lui dérober ses pièces à conviction en relaxant tous les Juifs mis en accusation. Il est vrai que même cela ne servirait pas à grand-chose. Car ce n'est pas tous les jours qu'on accuse des Juifs en justice et qu'on peut en relaxer, tandis que jour après jour paraissent les journaux de la “Concordia” pour livrer à l'antisémitisme ses pièces à conviction, accessibles même à ceux qui hésitent à faire l'achat des brochures de Rohling et Deckert. »<sup>30</sup>

<sup>28</sup> *Die Fackel*, n° 65, Mitte Jänner 1901, p. 6. « Oft genug hat es sich gezeigt, dass die Lueger, Liechsteinstein und Pattai über die Verganis und Gregorigs keine Macht hatten. Wäre es sonst erhört, dass die christlichsoziale Presse flüchtige und unvollständige Berichte über die Terminhandels – Enquête brachte, weil sie allen Raum für den Hülsner-Process und den Nachweis, dass die Juden Ritualmörder sind, benöthigte ? Allerdings : Ein Antisemitismus, der mit dem aberwitzigen Glauben an einen Ritualmord sein geistiges Auskommen findet, kann nie und nimmer zu der Erkenntnis führen, dass der Ritualraub gefährlicher und der Bekämpfung würdiger sei. »

<sup>29</sup> *Die Fackel*, n° 75, fin avril 1901 (p. 4-9), p. 4-5 [Karl Kraus se moque de la brochure publiée par le juriste Dr. Elbogen sous le titre *Die rothe Robe*, « La Robe rouge »] « ‘Den Mittelpunkt des Vorstellungskreises, der die Strafrechtsplege umspannt’, bildet für unsere ehemaligen Dreyfusards längst ein neuer Fall, die Affaire Hülsner ; Pisek liegt uns näher als Rennes, und während die Dreyfus-Presse in Paris eingieng, hat sie bei uns als Hülsner-Presse einen neuen Aufschwung genommen. Die « Rehabilitierung » des Leopold Hülsner – so würde wohl Herr Dr. Elbogen seine Verurtheilung wegen eines Sexualmpordes statt wegen eines Ritualmordes nennen – ist der Erfolg, für den die Wiener liberale Journalistik alle ihre Kräfte einsetzt, während die antisemitischen Blätter die Hinrichtung Hülsners gleichsam als eine Blutsteuer fordern, die vom gesammten österreichischen Judenthum erhoben werden müsse. Seit den Tagen von Kutenberg wird mit unverminderter Heftigkeit gekämpft, und in Herrn Professor Masaryk – er verzeihe mir den Vergleich, der sich nur auf seine Stellung zur Affaire bezieht – ist uns schon ein österreichischer Trarieux entstanden. Aber die bange Frage : Ist denn kein Zola da ?, die sich dem gepressten Herzen des grand rabbin von Wien vor zwei Jahren entrang, harrete bis nun der bejahenden Antwort. Herr Dr. elbogen hat endlich den leeren Platz des Wiener Zola eingenommen. »

<sup>30</sup> *Ibid.*

Fin mai 1901, sous le titre ironiquement trompeur de « Hilsner gracié », Karl Kraus rapporte le verdict rendu dans le procès Hilsner. La peine de mort par pendaison prononcée lors du premier procès a été commuée en peine de prison à vie. Selon sa méthode favorite, Karl Kraus confronte les réactions des grands journaux sans prendre parti lui-même : « Non moins charmants que le petit jeu de recours en grâce de la presse libérale sont les gémissements de la presse antisémite : « Quand pendra-t-on enfin Hilsner ? »<sup>31</sup>

Désormais l'affaire Hilsner sera évoquée dans *Die Fackel*, souvent en même temps que l'affaire Dreyfus, lorsque Karl Kraus voudra s'expliquer sur son attitude face à l'antisémitisme. Ainsi dans le numéro 96 du 8 mars 1902 :

« *Antisémite*. J'ai plusieurs fois insisté sur mon point de vue à ce propos. Mon objet n'est pas de juger des qualités des différents journaux, mais d'apprécier le degré de nocivité de telle ou telle sorte de presse. Et sur ce point, la grande presse financière fait plus mauvaise figure que le *Deutsches Volksblatt* dont les intentions innocentes ne méritent pas plus que la moquerie, tant qu'il voit en M. Hülsner un ennemi plus dangereux des chrétiens qu'en M. Moriz Bauer<sup>32</sup>. »<sup>33</sup>

Karl Kraus persifle désormais les défenseurs de Hilsner comme l'incarnation du « politiquement correct » hypocrite et corrupteur des bien pensants libéraux (l'adjectif libéral, chez Karl Kraus, est presque toujours synonyme de juif) et de leur journal emblématique, la *Neue Freie Presse*. Ainsi, le 18 avril 1902, commentant la nomination du conseiller aulique Gintl à la chaire de chimie de l'université de Prague, Karl Kraus note que la *Neue Freie*

---

<sup>31</sup> *Die Fackel*, n° 78, fin mai 1901, 17. « (Hilsner begnadigt). Wie die 'Neue Freie Presse' meldet, wird die Todesstrafe Hilsners in lebenslänglichen schweren Kerker umgewandelt werden. [...] Nicht minder anmuthig als dieses Begnadigungsspiel der liberalen Presse ist aber das Stöhnen der antisemitischen : « Wann wird Hilsner gehenkt ? » Von der Parteien Hass und Gunst verwirrt, schwankt sein Charakterbild in der Geschichte... »

<sup>32</sup> Moriz Bauer : banquier juif viennois, directeur du Wiener Bankverein, connu pour son salon littéraire et artistique et ses activités de mécène. Son frère Rafael von Bauer dirigeait la filiale bruxelloise de la banque Paribas. Cf. Bernard Michel, *Banques et banquiers en Autriche au début du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1976, p. 248 et p. 339.

<sup>33</sup> *Die Fackel*, n° 96, 8 mars 1902, 23. « *Antisemit*. Ich habe wiederholt meinen Standpunkt in dieser Frage betont. Meine Sache ist es nicht, die Qualitäten der einzelnen Zeitungen zu beurtheilen, sondern den Grad der Gefährlichkeit dieser und jener Art von Presse. Und da kommt freilich die grosse Finanzpublicistik schlechter weg als das 'Deutsche Volksblatt', dessen harmlose Absichten doch höchstens Spott verdienen, solange es in Herrn Hülsner den gefährlicheren Feind der Christenheit wittert als in Herrn Moriz Bauer. »

*Presse* n'a trouvé qu'une chose à dire à propos de Gintl : le fait qu'il fut un des experts consultés par les juges lors du procès Hilsner et qu'il réfuta l'hypothèse du crime rituel.<sup>34</sup>

L'affaire Dreyfus connaît un premier épilogue dans *Die Fackel* en septembre-octobre 1902. Au lendemain de la mort d'Emile Zola, la presse libérale et Theodor Herzl lui-même ont estimé dans leurs nécrologies que Zola avait en quelque sorte "racheté" les crudités et les vulgarités de ses romans naturalistes par son élévation d'esprit au moment de l'affaire Dreyfus. Quant à la presse antisémite, elle se répand en paroles ordurières sur les "puanteurs" du "cloaque" des romans de Zola. Karl Kraus (qui aime à défendre le naturalisme berlinois et parisien contre la "décadence" viennoise) considère les deux points de vue comme presque identiques :

« Les plumitifs antisémites et sémites pensent exactement la même chose tout en disant l'opposé et ils savent faire la différence entre l'écrivain Zola et le dreyfusard [...] Pour tous ceux qui aiment l'art, Zola est mort ; et il est consolant de songer qu'il n'a pas vécu pour ceux à qui sa mort n'inspire qu'une question : Dreyfus marchera-t-il derrière le cercueil ? »<sup>35</sup>

Fin janvier 1903, Karl Kraus expose une fois encore son point de vue sur l'antisémitisme « idiot » du *Deutsches Volksblatt* : alors que la revue *Die Zeit* donne tant d'occasions d'observer l'idiome jargonnant des journalistes juifs qui parlent l'« allemand oriental de l'ouest » et savent parler avec les mains lorsqu'ils se taisent, le *Deutsches Volksblatt* ne s'émeut que lorsque l'on prononce le nom de Hilsner...<sup>36</sup> Ce curieux purisme

---

<sup>34</sup> *Die Fackel* n° 100, 18 avril 1902, 24. « *Chemiker*. [Für die chemisch-technische Lehrkanzel, Nachfolge Hofrath v. Perger : Hofrath Gintl in Prag] Aber nach der 'Neuen Freien Presse' hat der zum Nachfolger Pergers Designierte wirklich keinerlei Verdienste um die chemische Technologie aufzuweisen. Das Blatt wusste dem Hofrath Gintl (Abendblatt vom 12. April) nichts anderes nachzuruhen, als dass er als Sachverständiger im Hilsner-Process fungiert hat. Für die liberale und die antisemitische Presse ist also der Standpunkt, der gegenüber dieser Berufung einzunehmen ist, gegeben : Hofrath Gintl glaubt nicht an den Ritualmord. »

<sup>35</sup> *Die Fackel* n° 117, septembre 1902, p. 22.

<sup>36</sup> *Die Fackel* n° 128, fin janvier 1903, 21-22. « Es heißt eben mit dem Raum sparen. Wie würde sich, wenn man's nicht thäte, etwa die Abtheilung « west-östliches Deutsch der 'Zeit' » ausdehnen ! [...] Der feinsinnige Stilist der 'Zeit' hat ebenso richtig wie ungrammatikalisch herausgeföhlt, daß Schweigen nicht immer Billigung bedeutet und daß man auch nüanciert « gegen » etwas schweigen und – der Beredsamkeit der Hände das Weitere überlassen kann : Herr Isi Singer macht in solchen Fällen gewiss eine abweisende oder, wenn er sich recht kräftig ausdrücken will, eine abstoßende Geberde [...] Heiter auch bei ernsten Dingen bleibt auch das 'Deutsche Volksblatt'. Nur der Name Hilsner wirkt dort noch aufreizend. »

linguistique et esthétique « anti-juif » de Karl Kraus se réclame d'un antisémitisme supérieur qui regarde avec condescendance l'antisémitisme borné des populistes chrétiens-sociaux. Ainsi, le 19 avril 1906, Karl Kraus se moque d'un lecteur de *Die Fackel* qui lui a envoyé une carte anonyme pour protester contre le fait l'écrivain Paul Goldmann soit présenté par Kraus comme « un âne », que Heine soit placé par lui au-dessous de Detlev von Liliencron et qui se déclare convaincu de l'innocence de Hilsner. Karl Kraus considère que ces jugements « typiquement juifs » ne forment qu'un : lorsqu'on apprécie Paul Goldmann, lorsqu'on admire Heine, lorsqu'on tient Liliencron pour un poète de second ordre, on ne peut que postuler l'innocence de Hilsner...<sup>37</sup> Il dira encore en novembre 1909 que croire à l'innocence de Hilsner ou considérer Heine comme un monument de la littérature allemande revient au même et que ce credo caractérise les journalistes juifs de la *Neue Freie Presse*.<sup>38</sup>

En juillet 1909, Karl Kraus cite avec délectation un discours parlementaire du comte Adalbert Sternberg : « La *Neue Freie Presse*, déclare le comte Sternberg, est la mère de l'antisémitisme en Autriche. [...] La *Neue Freie Presse* a même la condamnation de Hilsner sur la conscience, car elle a cherché à influencer les jurés et elle transformé toute l'affaire en un enjeu politique. Hilsner n'aurait jamais été condamné, si la *Neue Freie Presse* n'avait pas exaspéré le peuple. On dit toujours, que l'empereur lit la *Neue Freie Presse*. » Et Karl Kraus ajoute ce commentaire : « Un tel crime de lèse-majesté – le plus dangereux qui soit – ne peut qu'inspirer de la reconnaissance aux vrais patriotes. Ce discours est le bon sens même. »<sup>39</sup>

---

<sup>37</sup> *Die Fackel* n° 201, 19 avril 1906, 28. « *Gutgesinnter*. Aus Wien geht mir die folgende anonyme Karte zu [...] : « Sie sagen, daß Paul Goldmann ein Esel ist, und ich sage, daß er mehr als Sie versteht. Sie sagen, daß Heine kein Dichter war, und ich sage, daß, wenn man bloß die 'Harzreise' liest, man mehr Poesie genießt, als im ganzen Liliencron. Dabei ist doch die Harzreise bloß Prosa ! Sie sagen, wenn Goethe so im westöstlichen oder östwestlichen Divan etwas geschrieben hat, es ist heilig, und ich sage : es kann Goethe was geschrieben haben, was durchaus falsch ist und Goldmann oder Sonnenschein kann eher Recht haben als Goethe. [...] Derselbe Goldmann-Verehrer, der an der nicht ganz einwandfreien Gesinnung Goethes in der Affaire Hilsner Anstoß zu nehmen scheint, tadelte mich auf einer anderen Karte, weil ich in der Sache Beer hohe Gerichtsfunktionäre angriff, von denen zur Zeit « sehr viel abhängig ist ». Er erklärte dies näher : « Ich bin fest überzeugt, daß Leopold Hilsner vollständig unschuldig ist... » Ja, daß ich das nicht bedacht habe, als ich über den Selbstmord der Frau Laura Beer schrieb ! »

<sup>38</sup> *Die Fackel* n° 291, 30 novembre 1909, 2-3. « Wenn es nun die Unschuld des Hilsner oder die Denkmalswürdigkeit Heines gilt, genügt in der Regel Herr Pötzl als Eideshelfer oder sonst ein bodenständiger Jochanaan, den der Redaktionsherodes in der Zisterne schmachten läßt, bis er eines Tages – doch nicht den König von Cappadocien meint. Die 'Neue Freie Presse' verschreibt sich für solche Zwecke einen arischen Hofrat und fünf Ärzte, die eidlich begutachten. »

<sup>39</sup> *Die Fackel* n° 285-86, 27 juillet 1909, 33. « Eine Rede. (Adalbert Graf Sternberg in der der Debatte über das Finanzgesetz) -- Die 'Neue Freie Presse' ist auch die Mutter des Antisemitismus in Österreich. [...] Die 'Neue Freie Presse' hat sogar die Verurteilung des Hilsner auf dem Gewissen, denn sie hat die Geschwornen zu

L'auteur de *Die Fackel* aurait pu se poser des questions sur la troublante convergence de vues qui se manifestait entre ses positions et celles du comte Sternberg, un éminent représentant du conservatisme aristocratique... Mais cette convergence, si l'on juge par ce passage de *Die Fackel*, comblait Karl Kraus d'aise et de fierté.

En janvier 1912, Karl Kraus récapitule une fois encore son point de vue sur les affaires Dreyfus et Hilsner.<sup>40</sup> Aucun journaliste de la *Neue Freie Presse*, écrit-il, n'a jamais cru un seul instant à l'accusation de crime rituel lancée contre Hilsner. Mais ce quotidien libéral a besoin de l'antisémitisme pour pouvoir le combattre à longueur de colonnes... Il a donc relaté avec complaisance les rumeurs qui accréditaient la thèse du crime rituel, il a puissamment contribué au renforcement de l'antisémitisme, par le fait même qu'il le prenait au sérieux et qu'il en parlait longuement et avec une noble, mais feinte indignation. Bref, le « politiquement correct » de la presse libérale, selon Karl Kraus, est la racine la plus vivante et la plus solide de l'antisémitisme. Sans la *Neue Freie Presse*, les antisémites seraient réduits à leurs justes proportions : à vrai dire négligeables.

En mai 1918, l'empereur Charles gracie Leopold Hilsner, qui a purgé dix-huit ans de prison. Avec une ironie amère, Karl Kraus, le grand dénonciateur des horreurs d'une Grande guerre qui, pour lui, représentent « Les derniers jours de l'humanité », relate qu'après avoir quitté la prison de Stein, où il se trouvait interné, Hilsner avait été présenté au conseil de révision pour être soumis à un examen médical destiné à évaluer ses aptitudes physiques au service militaire... Et il ajoute : « Comme toujours en pareil cas, le ministère de la Justice s'est assuré qu'on avait bien trouvé une situation pour le gracié. »<sup>41</sup>

---

beeinflussen gesucht und die ganze Sache zu einem Politikum gestempelt. Hilsner wäre nie verurteilt worden, wenn die 'Neue Freie Presse' das Volk nicht gereizt hätte. Man sagt immer, der Kaiser lese die 'Neue Freie Presse'. [...]

Für solche Majestätsbeleidigung – die gefahrvollste, die es gibt – sind die wahren Patrioten dankbar. Diese Rede hat Hand und Fuß. »

<sup>40</sup> *Die Fackel* n° 341-342, 27 janvier 1912, p.24-27.

<sup>41</sup> *Die Fackel* n° 474-483, 23 mai 1918, 58-59. « Bis auf den letzten Mann.

Wien, 2. April. (Die Begnadigung Leopold Hilsners.) Leopold Hilsner, über dessen Bgnadigung nach 18jähriger Kerkerhaft wir im Abendblatt berichtet haben, ist, wie verlautet, nach Verlassen der Strafanstalt in Stein, wo er zuletzt interniert gewesen war, der Musterungskommission zur Prüfung seiner körperlichen Eignung für die militärische Dienstleistung überstellt worden.

4. April. -- -- Wie bei jeder Begnadigung hat sich auch in diesem Falle das Justizministerium vergewissert, daß für ein Unterkommen des Begnadigten Vorsorge getroffen ist. »

On a cherché à justifier l'attitude de Karl Kraus dans l'affaire Dreyfus en la replaçant dans le contexte du combat mené par *Die Fackel* contre les perversions du journalisme moderne. Ainsi Helmut Arntzen, dans son essai sur *Karl Kraus et la presse*, estime que ce n'est pas du procès Dreyfus que parle Kraus, mais des informations publiées à son sujet. Ce qui était relaté ou ce qui ne l'était pas importait moins à Karl Kraus que de montrer comment la presse se saisissait du procès, comment elle parlait de lui<sup>42</sup>. Kraus aurait eu le mérite de dénoncer le "kitsch dreyfusard" de la *Neue Freie Presse* et de mettre en lumière les mobiles cachés de cette "sentimentalité".

Pour les intellectuels viennois, l'affaire Dreyfus n'avait pas la même importance que pour les Parisiens : elle apparaissait comme lointaine, relevant des problèmes intérieurs français ; on se contentait de la suivre à travers les comptes rendus de la presse. Pourtant les réactions des intellectuels viennois à l'affaire sont caractéristiques de leur culture politique.<sup>43</sup> Ceux qui ont la sensibilité libérale la plus prononcée témoignent d'une sympathie spontanée pour Dreyfus : la grande dame des lettres autrichiennes Marie von Ebner-Eschenbach (1830-1916), et son collègue de la même génération, Peter Rosegger (1843-1918), de même que Bertha von Suttner (1843-1914), l'animatrice du mouvement pacifiste,<sup>44</sup> adoptent des positions fermement dreyfusardes. Il en va de même, parmi les "modernes", des esprits les plus attentifs à la politique : Sigmund Freud, Arthur Schnitzler, mais aussi Rudolf Steiner, le fondateur de l'anthroposophie.

Les jeunes esthètes de l'avant-garde viennoise semblent être restés indifférents : on ne trouve pas une trace de l'affaire dans les écrits et la correspondance de Hugo von Hofmannsthal, ce qui constitue un symptôme de son "apolitisme" — mais aussi de sa tendance à refouler tout ce qui pourrait soulever la "question juive". En revanche dans les mouvements de lutte contre l'antisémitisme, en particulier dans la revue du rabbin Joseph Samuel Bloch, *Österreichische Wochenzeitschrift, Centralorgan für die gesamten*

---

<sup>42</sup> Helmut Arntzen, *Karl Kraus und die Presse*, Munich, 1975, p. 24.

<sup>43</sup> Cf. Sigurd Paul Scheichl, "Réactions autrichiennes à l'affaire Dreyfus", in : *Relations franco-autrichiennes, 1870-1970*, Actes du colloque de Rouen, 29 février-2 mars 1984, numéro spécial d'*Austriaca*, Rouen, juin 1986, pp. 241-259.

<sup>44</sup> Cf. Brigitte Hamann, *Bertha von Suttner, ein Leben für den Frieden*, Munich, 1986, p. 222 sq.

*Interessen des Judenthums*,<sup>45</sup> de même que parmi les sionistes (Theodor Herzl, Max Nordau), le retentissement de l'affaire Dreyfus est évidemment très considérable.

Ce rappel de la situation viennoise permet donc de mieux comprendre la position personnelle de Karl Kraus : par ses sarcasmes, il heurte de front les libéraux et les sionistes, mais il secoue aussi la torpeur apolitique des écrivains de la *Jeune Vienne*. — Ce faisant, il ne semble pas gêné du fait que son combat contre la presse “enjuivée” l’entraîne dans le camp des anti-dreyfusards et des « bien pensants » qui ont été satisfaits de voir condamner Hilsner. Dans les contextes où, de près ou de loin, la question de l’identité juive était impliquée, Karl Kraus faisait preuve d’un étonnant aveuglement. Face à l’affaire Dreyfus, face à l’affaire Hilsner, sa « critique des médias » tourne à vide et ressasse des lieux communs de la *Kulturkritik*, toujours en verve lorsqu’il s’agit de démasquer la dépravation des journaux à grand tirage, mais fort peu convaincant lorsqu’il s’agit de définir le rôle des intellectuels face à l’un des problèmes majeurs des sociétés européennes au XX<sup>e</sup> siècle : l’antisémitisme.

La présente étude était déjà en cours de publication lorsque j’ai pris connaissance de l’ouvrage de Friedrich Rothe, *Karl Kraus. Die Biographie*, Munich – Zurich, Piper, 2003. Cette monographie comporte un intéressant chapitre intitulé « Ein jüdischer Antisemit ? » F. Rothe s’efforce de reconstituer la logique de Karl Kraus qui conduisit l’auteur de *La Torche* à prendre des positions que l’on peut aujourd’hui trouver pour le moins surprenantes sur plusieurs grandes affaires européennes où se manifesta l’antisémitisme de la ‘Belle Époque’. F. Rothe reconstitue en ces termes l’argumentaire de Karl Kraus à propos de l’accusation de crime rituel juif portée contre Leopold Hilsner.

1 – La *Neue Freie Presse* (NFP) « couvre » cette affaire avec un déploiement de moyens considérable : envoi de grands reporters, chroniques détaillées quasi quotidiennes, etc. Karl Kraus estime que cet excès de « médiatisation » nuit aux intérêts bien compris de tous les Juifs de la monarchie.

---

<sup>45</sup> Cf. Jacob Toury, “Troubled Beginnings : The Emergence of the Österreichisch-Israelitische Union”, in : *Leo Baeck Institute Year Book*, Londres, 1985, n° 30, pp. 457-475.

2 – Karl Kraus refuse de considérer qu'à travers Hilsner, comme à travers Dreyfus, tous « les Juifs » de France ou d'Autriche-Hongrie sont mis en cause. Si une telle extension de l'affaire Hilsner (comme de l'affaire Dreyfus) a cependant été possible, la responsabilité en incombe aux Juifs libéraux de la NFP qui n'ont eu de cesse de présenter l'affaire Hilsner comme une « cause juive ».

3 – Dans son souci de réfuter la fable du crime rituel juif, la défense de Hilsner a négligé les intérêts élémentaires de l'accusé. Si ce dernier avait été reconnu coupable d'un meurtre rituel, sa culpabilité personnelle aurait été atténuée et la défense aurait pu faire valoir que la culpabilité était collective. Hilsner n'aurait pas été condamné à mort, mais à une peine de prison de dix à vingt ans.

4 – Les défenseurs de Hilsner se sont enfermés dans une contradiction. Ils ont défendu Hilsner tout en cherchant à établir qu'il ne s'agissait « que » d'un crime sexuel ou d'un crime passionnel. Mais comment peut-on prendre avec autant de flamme la défense d'un criminel ordinaire ? Tout meurtrier juif doit-il être défendu par les libéraux juifs de la NFP au nom de la « solidarité juive » ?

5 – En influençant aussi puissamment l'opinion publique libérale viennoise à propos de l'affaire Hilsner, la NFP a pris le risque de heurter le jury populaire, composé en majorité de Tchèques, qui a pu se sentir mis en cause par un groupe de pression viennois. En blessant la susceptibilité des jurés tchèques, les juifs libéraux de la NFP ont donné un nouvel aliment à l'antipathie de la province tchèque contre Vienne et à l'antisémitisme, fléau déjà trop présent en Bohême.

En récapitulant ces cinq arguments, avec l'aide de Friedrich Rothe, je ne cherche point à abonder dans le sens de Karl Kraus, mais seulement à rendre compréhensible la logique d'un des satiristes les plus perspicaces de son temps qui, à propos des affaires Dreyfus et Hilsner, ne voulut pas percevoir les véritables enjeux qui étaient en cause.